

DÉPÔT LÉGAL
Lyon
39

ABONNEMENTS

LYON
Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

AVIS

On voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer. Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la Vérité n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera posé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bonne foi.

La bouche parle de l'abondance du cœur; c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Évangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. (Christ. — Évangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlerai toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un bronze qui résonne, ou comme la cymbale retentissante. (I. Épître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

AVIS.

Nous prévenons tous les chercheurs de bonne foi, auxquels s'adressent d'une manière spéciale nos expériences de la table (1^{er} et 3^{me} mercredi de chaque mois, de 8 à 10 h. du soir), que nul ne pourra désormais y assister qu'autant qu'il sera pourvu d'une carte d'entrée.

Ces cartes ont pour but unique de nous éviter la foule tumultueuse des éternels non-satisfaits comme celle non moins pénible des satisfaits quand même. Elles sont délivrées, gratis bien entendu, aux bureaux du journal; les réclamer huit jours avant les séances. E. Edoux.

LE SPIRITISME CONTEMPORAIN

NEUVIÈME ARTICLE. — (Voir le dernier numéro.)

« Selon que nous le désirions aussi, ces réponses à nos questions mentales s'écrivaient en vers ou en prose, en grec, en latin et même en chinois.

« J'allais prendre dans mon secrétaire un cahier de papier à lettre que je choisisais au hasard; j'en prenais de la même manière une feuille que je ne cessais pas de tenir et de regarder. Après l'avoir bien examinée, je la plaçais dans un petit coffre à moi appartenant; après un temps déterminé par l'Esprit qui promettait d'écrire sur le papier, je le retirais du coffre sans m'en dessaisir, et souvent j'y ai trouvé des mots écrits en grec, en latin ou en français, ou des signes quelconques; le tout tracé comme au crayon ou quelquefois avec un objet produisant seulement une dépression du papier.

« Je m'arrête, chers lecteurs, car j'en ai dit cent fois plus qu'il n'en faut pour me faire enfermer, et cependant j'ai vu, j'ai en-

tendu tout cela; ou, si vous le préférez, moi et mes complices nous avons cru voir et entendre tout cela.

« Je veux encore mentionner cependant une circonstance qui nous impressionnait beaucoup.

« Souvent, lorsqu'il s'agissait d'obtenir un fait considérable, nous nous livrions en silence à une prière concentrée, nous tenant tous par la main et tous éloignés de la table, ainsi complètement isolée.

« Toujours alors, des coups prononcés se faisaient entendre dans la table et produisaient sans interruption, jusqu'à ce que nous eussions cessé de prier, la batterie de tambours que l'on appelle aux champs (battre aux champs). Elle est usitée notamment au moment de l'élévation, lorsque les troupes assistent au service divin, ou bien lorsque le Souverain passe, ou bien encore lorsque, dans une cérémonie, le prêtre bénit les soldats ou leur drapeau.

Après des faits pareils, pris au hasard dans le recueil, conçoit-on que M. de Rancé doute encore et ne sache que penser de tout cela? C'est à cause de ses tendances sceptiques que nous l'avons cité, nous étant engagé, ce dont nous ne nous départirons pas, de ne puiser nos récits que dans les œuvres de nos contradicteurs.

Résumons maintenant, toujours d'après nos adversaires, la marche progressive des phénomènes spirites que nous avons constatés exclusivement avec eux et en ne nous servant que de leurs propres appréciations.

« En 1846, deux jeunes filles de Rochester, en Amérique, les demoiselles Fox, âgées de 13 et de 15 ans, sont assaillies par des Esprits frappeurs, avec lesquels elles se mettent résolument en communication, en leur demandant ce qu'ils veulent, et en convenant avec eux de certaines méthodes à l'aide desquelles elles pourront les comprendre. Des amis s'en mêlent, le succès est complet; des conversations d'un ordre élevé s'engagent, les Esprits se montrent ce qu'ils sont, subtils et instruits.

« Puis, tout se ralentit et s'arrête: comment renouer la conversation avec ces visiteurs inoffensifs et spirituels? Comment montrer aux incrédules qu'on a été véritablement honorées de la visite des Esprits? On les invoque, on les prie; revenez donc, frappez ici; on désigne le meuble, on le touche; ô merveille! le meuble se remue au contact, c'est lui qui frappe en se soulevant et en laissant retomber son pied. Quand il est rebelle, on s'y met à quatre, à douze; il finit par répondre. Alors

commence la rotation, puis la promenade, puis la danse des tables, des guéridons, des chapeaux, des saladiers, des meubles qu'on touche d'une certaine façon, et leurs réponses intelligentes, parfois pleines de malice, en un rythme convenu, à des questions de toute nature posées verbalement ou par écrit. Le secret est trouvé, et l'œuvre va son train.

« Pendant qu'elle marche, les savants des Académies, accrochés au premier terme de la question, établissent laborieusement la preuve que cela devait être ainsi, et que le mouvement rotatoire de la table provient des courants circulaires électriques ou magnétiques développés par une chaîne continue de mains humaines, dont les deux pôles correspondent aux pôles de l'alimentation du globe.

« Cependant la table s'amuse et se moque d'eux ; elle tourne à sens et à contre sens, va par bonds et par soubresauts, en droite ligne ou de travers ; elle répond, elle se raille, mais elle a toujours plus de pénétration et d'esprit que ceux qui l'interrogent ; la table d'un académicien est constamment plus savante que ses livres, et son chapeau a toujours plus d'esprit que sa tête ; car on fait aussi tourner des chapeaux.

« Mais le mode de conversation est lent et embarrassé. Enfin une table plus impatiente et plus avancée que les autres répond en son langage abecédaire : donnez-moi un crayon. On lui attache un crayon au pied, on place une feuille de papier dessous, on la touche, et elle se met à écrire avec netteté les réponses les plus spirituelles aux questions qu'on lui adresse.

« Une autre, plus avancée encore, fait savoir que le crayon écrit bien tout seul, pourvu qu'on le touchât. On en suspend un par un fil, la pointe posée sur une feuille de papier, on le touche du bout du doigt par en haut, et il écrit du bout de sa pointe avec une vélocité inouïe la réponse à une question qui lui est faite.

« Puis le crayon fait savoir qu'il n'a pas besoin de fil, et qu'il vaut mieux que deux doigts le soutiennent au lieu qu'un seul le touche.

« Une main humaine, tenant une plume ou un crayon, s'étend donc sur le papier, elle est saisie d'un mouvement convulsif, qui ne procède ni des doigts ni du poignet, mais de l'épaule, et elle écrit la réponse à la question posée avec une activité et un mouvement saccadé si étrange, que tout le corps en est agité de la tête aux pieds, et que vous êtes étonné de le contempler.

« Mais c'est peut-être la personne même qui vous répond et se joue de votre crédulité ? Elle vous répond dans telle langue que vous l'interrogez et qu'elle n'a jamais apprise ; elle vous révèle tels secrets qu'elle n'a jamais connus ; elle vous donne telle écriture que vous lui demandez ; celle d'un notaire mort il y a trois cents ans, et dont vous avez des actes en portefeuille ; de votre neveu mort aux Antilles il y a dix ans, et dont vous avez une lettre dans votre poche ; elle reproduit avec la même promptitude la signature de tel de vos aïeux que vous lui désignez et qu'elle ne peut connaître ; elle rend avec la même exactitude les locutions proverbiales, les fautes de langage ou d'orthographe du personnage dont elle entend le nom pour la première fois. Comment douter ? »

Nous n'aurions pu faire un résumé plus net, plus complet et plus précis. Nous l'acceptons avec reconnaissance de la main de nos détracteurs.

PHILALÈTHES.

NEOPLATONISME

L'EMPEREUR JULIEN (Suite. — Voir le dernier numéro).

Maxime, dit Ammien Marcellin, exerçait une grande séduction sur tous ceux qui l'approchaient ; il était admirablement beau et bien proportionné ; quoique jeune encore, il avait la barbe blanche. Sa voix était pénétrante et douce, son regard clair et dominateur, et un air de majesté sacerdotale était répandu sur toute sa personne. Aussi hardi qu'Édesius et Crysanthie étaient timides, il reçut Julien comme un roi, reçoit un sujet, et un maître reçoit un disciple. Il accepta tout de suite de l'initier, mais auparavant il lui imposa les privations les plus dures de sommeil, de nourriture et de parole. C'était seulement s'il avait la force de supporter ces privations que Maxime devait le juger digne d'entrer dans le monde supérieur. Julien pendant un mois, se priva de toute nourriture ammée. Pendant les trois derniers jours il jeûna entièrement, ne prenant pour se soutenir et vaincre le sommeil qu'une infusion préparée par Maxime. Il avait appris par cœur des prières aux sept métaux dans une langue inconnue. Il les récitait plusieurs fois le jour, un genou en terre et un bras levé dans la position qu'on voit aux figures égyptiennes. Maxime priait à ses côtés ou prononçait des paroles mystérieuses, en faisant sur sa tête différents signes. Julien était dans un état de béatitude inconnu. Tout souvenir du monde extérieur, toute pensée même s'était éteinte en lui, et il était comme dans le sommeil ; mais en même temps il sentait que jamais son esprit n'avait été plus pénétrant et plus vif. Il avait conscience qu'une intelligence nouvelle s'était développée en lui, une force de raisonnement et d'attention capable de découvrir et de concevoir la vérité sans voile.

Le soir du trentième jour, Maxime l'entraîna hors de la ville, au moment où la lune, alors dans son plein, venait de se lever. Ils s'arrêtèrent dans les ruines de l'ancien temple de Diane. Ce lieu était redouté des habitants d'Ephèse ; ils disaient que la déesse y habitait toujours, et depuis qu'ils avaient abandonné son culte, ils avaient lieu de craindre sa colère. On avait remarqué que plusieurs officiers romains qui avaient bâti leurs maisons avec des débris du temple avaient péri misérablement. La nuit on voyait souvent des flammes sortir de terre. Le temple était conçu dans le goût gigantesque de l'Asie, si différent de la sobre harmonie des temples de l'Attique. Les lourdes bases des colonnes à moitié ensevelies sous le sable et les herbes, des murs intérieurs conservés par place, laissaient deviner l'ancienne ordonnance et les vastes proportions du monument. Sur un tertre on voyait les restes de la statue colossale de la déesse ; ses jambes, serrées dans un fourreau et couvertes de têtes d'animaux, étaient encore debout. Son vaste front chargé de tours, sa gorge aux mille mamelles gisaient brisés en morceaux. Derrière le piédestal un étroit escalier menait dans le temple souterrain ; Crysanthie achevait de déblayer la terre qui l'obstruait. Maxime et Julien l'ayant descendu, se trouvèrent dans l'obscurité. Maxime prit la main de Julien pour le conduire, et après qu'ils eurent marché quelque temps, Julien aperçut au milieu de l'obscurité comme une mer de feu qui lançait des étincelles. S'étant approché, il vit une vasque immense en pierre rouge, soutenue sur les croupes de taureau de quatre génies ailés, et toute pleine de métal fondu et frémissant. On ne voyait d'ailleurs aucun foyer qui eût pu produire cette chaleur. La vasque, de forme circulaire, occupait le centre d'une rotonde formée par des piliers couverts d'inscriptions.

(Tout ce récit est tiré soit d'Eunape, soit de Julien lui-même — oratio quinta.)

Maxime indiqua d'un signe à Julien un escabeau placé en face de la mer de feu. Depuis huit jours Julien n'avait pas ouvert la bouche, et Maxime ne lui avait pas parlé. Quand Julien fut assis, Maxime, s'étant dépouillé de ses vêtements, tourna lente-

ment autour du bassin en prononçant des incantations ; puis, tout-à-coup, il sauta dessus avec une légèreté surhumaine, et se mit à danser sur le métal fondu d'après un rythme lent et grave. Il avait la tête ceinte de bandelettes ; il tenait en main sa lyre dont il tirait des murmures et des frémissements ; son corps se mouvait avec une grâce majestueuse ; éclairé d'en bas, il prenait des teintes métalliques ; il paraissait comme la statue d'un dieu subitement animée.

Alors Maxime, comme s'il eût embrassé un être invisible, étendit les bras, pencha la tête en arrière, et s'élevait en l'air ; il y resta suspendu, immobile, entouré d'une nuée lumineuse. Alors il s'écria : « Julien ! Julien ! tu désires connaître les mystères ; imprudent ! tu ne crains pas la face des dieux. Approche-toi donc plonge-toi dans cette eau de feu, et si tu sors vainqueur de cette épreuve dernière, tu es l'élu de la divinité. »

Julien avança sans hésiter, comme mu par une force supérieure. A mesure qu'il approchait, des figures de feu sortirent du bassin et se mirent à courir de tous côtés. La caverne devint plus claire que le jour ; en même temps elle se remplit d'une odeur enivrante. Julien inclina la tête vers le bassin, et il vit sur la surface métallique, comme sur un miroir, le temple d'Ephèse reconstruit dans toute son ancienne splendeur, plein d'un peuple immense, et lui-même, le front ceint du diadème des Augustes et dans le costume de souverain pontife, offrant un sacrifice à la déesse. Il se plongea résolument dans la fournaise.

Aussitôt Maxime le saisit par les cheveux, l'entraîna après lui, et ils se mirent à tourner autour de la caverne, à quelques pieds de terre, avec une rapidité croissante. Bientôt Julien perdit connaissance ; quand il revint à lui, il sentit une douce chaleur le pénétrer tout entier, les rayons du soleil levant inondaient son visage et sa poitrine. Quand il eut surmonté le premier éblouissement, il regarda autour de lui. Il était dans le bois d'Oliviers sauvages consacré à la déesse. Devant lui était une petite chapelle dont la forme était semblable à celle des marabouts. Par la porte ouverte, Julien aperçut dans une demi-obscurité Maxime et Crysanthé en prières. Il entra : la surface intérieure de la coupole était richement décorée par un zodiaque, sur les piliers qui soutenaient le dôme, des triangles astrologiques flottaient comme des étendards ; en face de la porte était un petit autel surmonté d'une statuette d'Isis voilée. Sur l'autel, deux poules encore palpitantes indiquaient que les théurges avaient consulté le sort. Julien offrit un agneau à la déesse, et après qu'il eut réparé ses forces par ce repas, Maxime et Crysanthé apportèrent un vaste coffre qu'ils ouvrirent devant lui. Il était rempli de volumes. Maxime prit aussitôt la parole :

« Tu as, dit-il, supporté les épreuves ; nous allons maintenant t'initier, nous allons te dire le peu que nous savons sur les moyens de connaître l'avenir et sur les signes qui font apparaître les dieux. Des contradictions et des erreurs de toute sorte se glissèrent dans les pratiques de la divination et de l'évocation ; avec elles vint l'incrédulité du vulgaire, incrédulité que des hommes distingués eux-mêmes ont partagée (surtout chez les latins, moins logiques que les grecs et moins détachés des apparences), puisque nous voyons Cicéron conclure de l'ignorance des aruspices et des devins de Rome, et de la fourberie de prétendus chaldéens, à l'inanité de ces sciences sublimes, et montrer, par son argumentation, qu'il en ignore les véritables principes. Moi-même, j'ai honte de le dire, je fus pris dans ma jeunesse de la même incrédulité. Ce qui me dégoûtait surtout de ces pratiques, c'est que je voyais des chrétiens, malgré l'absurdité évidente de leurs doctrines, faire les mêmes miracles que je voyais accomplir aux adorateurs des vrais dieux. Mais dès que j'eus connu mon divin Edésius, alors dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, il fondit ma sottise comme de la neige, m'illumina du verbe dont il était plein. Il me montra que des miracles analogues à ceux que je viens d'accomplir devant toi ne sont bons qu'à amuser les enfants et à dominer les femmes ; qu'on peut retenir les formules d'évocation et les rites de mémoire, sans rien connaître à la véritable science. Pour elle, ses arcanes sont infinis, et celui qui la connaîtrait tout entière au-

rait embrasser le Parfait ou serait lui-même le Parfait. Il serait l'œil du soleil idéal qui, d'un seul regard, embrasse tout, pour qui l'éternité est un instant et l'infini un point. Médite ces volumes, trésors de la science hiératique des Mages. Je te les donne en récompense de la victoire dans les épreuves préliminaires à l'acquisition de la vraie sagesse. »

(La suite au prochain numéro.)

LE POÈTE MOURANT.

(Voir le numéro 10.)

Il y avait donc en ce temps-là un jeune homme qui, de bonne heure, avait écouté dans son âme d'écho des harmonies universelles.

Or, cette musique intérieure avait distrait son attention de toutes les choses de la vie mortelle, parce qu'il vivait dans une société encore sans harmonie.

Enfant, il était le jouet des autres enfants, qui le prenaient pour un idiot ; jeune homme, il trouva à peine une main pour serrer sa main, un cœur pour reposer son cœur.

Ses jours passaient dans un long silence et dans une profonde rêverie ; il contemplait avec d'étranges extases le ciel, les eaux, les arbres, les campagnes verdoyantes ; puis ses regards devenaient fixes, des magnificences intérieures se déployaient dans sa pensée et l'emportaient encore sur le spectacle de la nature. Des larmes alors coulaient à son insu le long de ses joues pâles d'émotion, et si l'on venait lui parler, il n'entendait pas.

Aussi lui parlait-on rarement, et le regardait-on assez généralement comme un fou.

Il vivait ainsi seul avec Dieu et la nature, parlant à Dieu dans la langue de l'harmonie, et laissant tomber sur la terre des chants que personne n'écoutait.

Mais les nécessités matérielles de la vie le prirent enfin dans leur inextricable réseau ; il se réveilla sur la terre, ébloui encore de ses visions du ciel ; et lorsqu'il voulut marcher, il se heurta contre les hommes et contre les choses, jusqu'à ce qu'il tombât haletant et désespéré.

C'est alors qu'il se renferma dans sa pauvre demeure et qu'il y attendit la mort.

C'est alors que le Christ le regarda et le prit en pitié.

La chambre du poète était triste, nue et froide ; il était à demi couvert de quelques vêtements usés ; étendu sur un triste lit de paille, il était agité par la fièvre et ses yeux étincelaient d'un feu sombre.

Le Christ lui apparut vêtu de la robe blanche, emblème de folie qu'il avait reçu d'Hérode, et le front couronné tout à la fois d'épines sanglantes et d'une auréole de gloire.

— Frère, dit-il au pauvre malade en le regardant avec un ineffable amour, pourquoi veux-tu mourir ?

— Parce qu'on ne peut plus vivre sur la terre lorsqu'on a vu le ciel, soupira le poète.

— Et moi, pour vivre et souffrir sur la terre, je suis pourtant descendu du ciel, reprit Jésus.

— Vous êtes le fils de Dieu et vous êtes fort.

— Et j'ai voulu être le fils de l'homme pour avoir faim, pour craindre et pour pleurer. N'ai-je pas défailli au jardin des Olivives ? N'ai-je pas gémé sur la croix comme si Dieu m'avait abandonné ?

— Eh bien ! moi, dit le malade, je sors de la vie comme vous du jardin des Olivives, et je suis sur le lit de douleur comme vous sur la croix.

— Si je n'avais fait que prier mon Père, dans les vallées, en respirant le parfum des rosiers de Sârons, si je m'étais silencieusement enivré des extases du Thabor, je n'aurais pas mérité de racheter le monde sur la croix, répondit le Sauveur. Mais j'ai cherché la brebis égarée, et pour arrêter mes pieds qui couraient

sans cesse après les misères du peuple, il a fallu les clous des bourreaux. Il a fallu percer mes mains pour les empêcher de rompre le pain aux multitudes affamées ; et c'est alors que, ne pouvant plus donner autre chose à mes frères, j'ai laissé couler tout mon sang !

— J'ai chanté, dit le poète, et les hommes ne m'ont pas entendu.

— C'est que tu chantaient pour toi seul et que tu as trop dédaigné leurs dédains. Il fallait, à l'exemple du Verbe éternel, descendre assez pour te faire entendre.

— Peut-être au lieu de m'oublier, ils m'auraient crucifié alors !

— Et c'est alors seulement, ô mon frère ! qu'il eût été beau de mourir pour ressusciter glorieux !

— Maître, au lieu de me consoler à ma dernière heure, venez-vous pour m'effrayer et m'adresser des reproches ?

— Je viens te guérir et t'inspirer le courage de vivre, afin de te faire mériter une mort tranquille et pleine d'immortalité.

Pourquoi veux-tu vivre seulement dans le ciel pendant les jours que Dieu te donne à passer sur la terre ;

Pourquoi laisses-tu se perdre dans des aspirations vagues l'immense amour de ton cœur ?

Pourquoi t'isoles-tu dans l'orgueil de tes rêves, quand des douleurs réelles saignent et palpitent autour de toi ?

Dieu ne t'a pas donné le baume céleste pour en parfumer ta tête ; il ne t'a pas confié le vin de son calice pour enivrer ta bouche et la déguster des amertumes de la terre.

Tu devais adoucir, relever, consoler : tu devais être le médecin des âmes, et voilà que toi-même, pour avoir caché les remèdes de Dieu, tu es plus malade que les autres.

Où ne t'a pas compris, dis-tu ; mais c'est toi, pauvre jeune homme, qui n'as pas compris tes frères.

Quoi ! ton intelligence était supérieure, et tu n'as pas su parler aux pauvres d'esprit ! tu te croyais grand et tu as eu peur de te baisser pour rapprocher ta bouche de l'oreille des petits ? tu aimais, et tu as été dégoûté des infirmités des hommes !

Relève-toi, pauvre ange tombé, et recommence ta mission ! Sache que l'esprit d'harmonie, c'est l'esprit d'amour que j'annonçais au monde sous le nom du consolateur. Si c'est le Saint-Esprit qui t'anime, sois désormais le consolateur de tes frères, et pour avoir le droit et le pouvoir de les consoler, apprends à souffrir et à travailler avec eux.

J'étais plus grand que toi, et plus que toi j'élevais mon âme au sein des harmonies éternelles ; et pourtant j'ai passé ma vie à travailler avec les charpentiers et à converser avec les pauvres, éclairant leur esprit, remuant leurs cœurs et guérissant leurs maladies. Jusqu'à présent tu n'as fait de la poésie qu'en rêves et en paroles, mais le temps est venu de faire de la poésie en actions ! Car tout ce qui se fait par amour de l'humanité, tout ce qui est dévouement, sacrifice, patience, courage et persévérance, tout cela est sublime d'harmonie, c'est la poésie des martyrs !

Au lieu d'aimer vaguement l'infini, tâche d'aimer infiniment tes frères qui sont près de toi.

En voici un que je t'amène ; il souffrait comme toi et il était venu au néant de la pensée pour avoir isolé le travail de sa pensée, comme tu en es venu au désespoir du cœur pour avoir isolé ton amour !

Désormais vous saurez tous deux qu'il n'est pas bon à l'homme d'être seul.

Le philosophe devenu chrétien s'approcha alors du lit du malade dont la fièvre s'était calmée tout à coup à la parole douce et sévère de Jésus, et il lui dit :

— Frère, acceptez mes soins et la moitié du pain qui me reste : demain nous travaillerons ensemble, et quand je serai malade à mon tour, vous me soignerez et vous aurez du pain pour moi.

— Frère, parce que vous avez vu le ciel, ne brisez pas l'échelle qui vous y fera monter, prenez-moi plutôt par la main et conduisez-moi, car j'ai beaucoup pensé et beaucoup médité, et je

sens maintenant que je n'ai pas assez aimé.

Vous dont la voix est l'écho vivant de l'harmonie éternelle, vous êtes un enfant du céleste amour, car la bouche parle de l'abondance du cœur.

Mais l'amour ne saurait devenir égoïste sans se donner la mort à lui-même, et il ne trouve la plénitude de la vie qu'en se donnant tout entier aux autres.

Vivez donc pour que je vous aime, car si j'aime je serai heureux ; et si vous aimez Dieu, vous voulez le bonheur de ceux qui sont les enfants de Dieu comme vous. L'harmonie est à la fois science et poésie, l'exactitude numérique est la grande loi de la beauté, et les magnificences harmoniques sont la raison divine des nombres ; mais tout cela, pour être vivant et réel, doit s'appliquer à ce qui est.

Frère, le positif de Dieu est mille fois plus poétique que l'idéal de l'homme. Cherchons Dieu dans l'humanité et ne désespérons pas de ses destinées : car ses désordres mêmes la conduisent à l'harmonie, et si Dieu nous a comptés au nombre de ceux qui voient les premiers où doit aller ce peuple errant à travers les solitudes, mettons-nous à la tête de ce grand et laborieux mouvement au lieu de nous isoler et de mourir.

— Frère, merci pour toi, dit le poète, et merci pour celui qui t'inspire ! désormais je ne me retirerai plus du champ de bataille pour mourir seul, quand je pourrai combattre encore ; je ne croirais un lâche et un déserteur.

Si je tombe les armes à la main au premier ou au second rang de la milice humanitaire, je mourrai plein de courage et en bénissant Dieu, et mon âme ne se présentera pas seule devant le juge suprême.

Depuis ce jour, le philosophe et le poète s'unirent d'une sainte amitié, et ils ne dédaignèrent pas quelquefois les plus humbles travaux pour soutenir leur vie.

Ils traversaient ainsi toutes les classes de la société et trouvaient partout des cœurs malades qui attendaient le baume d'une parole de sagesse et d'amour.

Partout ils sentirent qu'ils pouvaient encore faire du bien, et les douleurs de la vie leur parurent légères ; car ils les supportaient avec courage, pour inspirer du courage à ceux qui souffraient comme eux, et le dévouement leur donnait une force nouvelle.

(Extrait de la Science des Esprits — Epilogue — par E. Lévi.
(Sera continué.)

BIBLIOGRAPHIE

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *La Vérité*, brochure grand in-8° de 48 pages d'impression. — Prix : 50 c. ; par la poste, 60 c.

LES OMBRES, méditations philosophiques, par Hilaire. Prix : 2 fr.

L'HARMONIE DES SPHÈRES, par A. Montani, de Constantinople. Prix : 1 fr. 50 c.

L'ÉDUCATION MATERNELLE, par M^{me} Collignon. Prix : 50 c. par la poste, 60 c.

LES MIRACLES DE NOS JOURS, par A. Bez. Prix : 2 fr., par la poste, 2 fr. 20.

Pour ces divers ouvrages, s'adresser aux bureaux du journal

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR GÉRANT, E. EDOUX.